



LE

ROSARE

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. VIII, No 1, Janvier 1902

Capital souscrit et payé : \$115.000

**La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,
DE SAINT-HYACINTHE,**

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. *et* Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

Bureau de Direction : P.F. Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.

Electriciens : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32.

Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

**The Canadian Woollen Mills Company,
ST-HYACINTHE, P. Q.**

*
TWEEDS, FLANNELS, UNDERWEAR, HOSIERY
AND BLANKETS.

*
P. G. ERHARD, Direct.-Gerant

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR

—o—
Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Dr E. ST-JACQUES,
ST HYACINTHE.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises
Place du Marché,
ST-HYACINTHE.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES
DEVOTIONS DOMINICAINES

SOUHAITS DE NOUVEL AN

AU premier âge du monde, lorsque le ciel, la terre et la mer eurent été façonnés par la main de Dieu et ornés avec un goût que l'artiste divin reconnaît lui-même n'avoir pas été mauvais, le créateur dût s'avouer que son œuvre ne serait point parfaite tant qu'il n'y aurait personne capable d'en jouir en même temps que lui. Il créa donc l'homme et la femme, à son image, afin que d'eux à lui et de lui à eux, il pût s'établir une communication. Et comme, avec l'homme et la femme, étaient nés, non pas le premier jour de l'an, puisque c'est le soleil et la lune qui mesurent les temps, mais les premiers êtres à qui Dieu pût souhaiter une bonne année, il songea à le faire incontinent. Il leur offrit bien des cadeaux : n'était-ce point pour eux qu'il avait créé les poissons de la mer, les étoiles du ciel, qu'il avait orné de forêts les montagnes arides, et rafraîchi de sources limpides les déserts et les steppes ? Et cependant, il ne leur offrit point tout cela d'abord, mais il leur fit ce premier souhait : *Croissez et vous multipliez.*

C'est aussi—est-il permis de comparer de si petites choses à de si grandes !—celui que nous adressons à nos abonnés et avec pleine sincérité :

CROISSEZ ET VOUS MULTIPLIEZ

Dieu, en formant ce vœu pour nos premiers parents s'était dit peut-être qu'ils ne jouiraient pas assez des richesses et des beautés de la terre, s'ils étaient seuls. N'était-ce pas d'ailleurs dans cette pensée que lui-même les avait créés. Ensuite, il s'était dit, je pense, que la race humaine, en se multipliant, serait le plus bel ornement de la terre.

Nous croyons aussi, et nous le disons à nos lecteurs

sans flatterie aucune, que nos abonnés sont le plus bel ornement de notre revue. C'est eux qui, en se multipliant, nous permettent, selon la variété de leurs désirs, de varier nos articles, c'est eux qui nous permettent de les orner, de les rendre, selon le cas, ou plus agréables ou plus utiles. Bien plus, s'ils veulent jouir davantage d'une revue dont ils sont les soutiens, et, pour quelques-uns, les collaborateurs, qu'ils se multiplient et remplissent la terre du Canada. LE ROSAIRE, en se développant du même coup, ne fera que leur rendre ce qu'il lui aura été donné.

Le souhait que nous formons ainsi, lecteurs et lectrices, se réalisera pour notre revue s'il se réalise pour vous. Puisse la bénédiction de la reine du Rosaire opérer cette double multiplication, dont le fruit, nous l'espérons, sera tout à la gloire de Dieu et au service de la vérité.

L. R.

SAINTE PAULE

I

ROME



Le cadre de la vie de sainte Paule, ou tout au moins des premières années de sa vie, c'est la civilisation romaine du IV^e siècle, pleinement décadente, sinon mourante. A la vérité, la civilisation romaine, comme toute civilisation qui s'est baignée aux eaux de la Méditerranée, était immortelle. Au moment que l'on pensait la voir mourir, elle renaissait. Le christianisme qui avait germé, s'était propagé, puis maintenu longtemps parmi les classes inférieures de la société romaine, commençait alors à atteindre le patriciat. On eût cru cette

aristocratie, épuisée par un long régime de débilement et d'avilissement, incapable de s'assimiler une sève jeune,

de revivre une vie pleine; ce ne fut pas le moindre des miracles du christianisme de relever cette Rome flétrie, plus haut que le niveau de l'ancienne. Sans doute, il ne put empêcher l'énorme empire de se désagréger, le christianisme n'étant point par lui-même un rouage politique, pas plus qu'il n'est affaire de nationalité; il lui donna du moins un principe moral éternel à transmettre au monde avant de mourir—et nous en vivons encore.

La doctrine du christianisme arrivait à ces vieilles races avec la jeune et belle nouveauté de son âge : dans leur inexpérience d'un tel idéal de vie morale, elles le prirent avec toute sa fraîcheur, sans crainte de voir en lui autre chose que lui-même, sans avoir rien à en abstraire, rien à oublier !

Aussi, la vie divine pénétrait du premier coup jusqu'au fond de ces âmes, et je ne dis pas seulement jusqu'au fond des âmes de ces femmes admirables, Marcella, Paula, Blésilla, Albina; c'était encore les premiers représentants du pouvoir et de la magistrature romaine qui devenaient chrétiens le plus profondément : c'était Olybrius, préfet de Rome, les sénateurs Toxotius et Pammachius, Probus, digne rejeton de cette race dont on disait que l'on y naissait consul, enfin Ambroise et Jérôme. Le centre de cette vie si intense, c'était la maison des Anicia, fastueuse demeure, il est vrai, mais hospitalière à quelque chose de plus grand encore que les idées, aux pauvres et aux misérables de Rome. La charité pratique et active, fut en effet le premier signe auquel la plèbe reconnut que le patriciat était devenu chrétien. Les plus grandes familles en donnaient le plus grand exemple, et c'est encore des Probus que l'on disait : C'est une coutume dans la famille Proba d'avoir des richesses et de les mépriser.

Dans ce milieu patricien où la vertu et la grandeur d'âme étaient si communes, Paula sut se faire distinguer en pratiquant avec une rare perfection ce précepte de l'évangile bien conforme à la noblesse de son caractère et à la noblesse plus grande encore de sa foi, le précepte de la charité envers les pauvres et les esclaves. Nul ne sut allier avec plus de mesure la fierté de la race à l'humilité du cœur. Descendante des Scipions, elle avait épousé un jeune grec, Toxotius, lui-même de la famille des Jules qui remontait jusqu'à Enée; quatre filles étaient nées de ce

mariage, admirablement douées des dons de la nature, plus belles encore de ces trésors cachés que la grâce devait plus tard révéler en elles : c'était Blésilla, qui mourut à la fleur de l'âge, Eustochium, qui accompagna sa mère en Orient, Paulina et Rufina. On ne pouvait rêver un foyer où le bonheur terrestre parût davantage être la récompense naturelle de la pratique des vertus les plus élevées. Rome tout entière ne pouvait sans orgueil contempler les prodiges que le vieux sang romain, régénéré dans une foi nouvelle, savait encore accomplir dans son sein.

Mais Paule était destinée à être plus qu'une femme heureuse. Elle avait trente et un ans quand la mort apparut à son foyer et lui ravit Toxotius qu'elle avait aimé tendrement, sans un nuage, depuis seize ans. Elle le pleura avec désespoir, jusque-là que l'on craignit pour ses jours. Mais ce coup terrible lui avait laissé dans l'âme cette lassitude de sa vie antérieure, cette incapacité de la reprendre que comprendront les âmes désorientées comme elle-ci par un grand malheur. Que ferait-elle désormais dans un monde qu'elle n'aimait et qui ne la rendait heureuse qu'à cause de celui qu'elle venait de perdre ?

Déjà depuis quelques années, une jeune veuve s'était retirée sur le mont Aventin, dans un palais dont elle avait fait une solitude, et s'y livrait en compagnie de quelques femmes, éprises comme elle d'idéal évangélique, aux pratiques d'une vie quasi monastique. C'est aux pieds du grand Athanase, que Marcella avait appris à connaître cette vie nouvelle, ignorée à Rome jusque-là, ou connue seulement comme quelque chose de vil et d'ignominieux. Marcella osa la première braver toute honte et professer ouvertement un état qui plaisait au Christ par dessus tout. D'autres, rapidement, l'imitèrent : Asella, sa mère, Fabiola, Furia, Léa; et bientôt Rome vit s'épanouir dans son sein une société nouvelle de vierges et de veuves chrétiennes pratiquant le détachement et l'austérité des athlètes de Scété et de Nitrie.

C'est là que Paule se réfugia pour y trouver la consolation ou plutôt pour purifier sa douleur en se plongeant dans un amour plus grand et plus envahissant que celui qui provoquait ses larmes continuelles. Elle en arriva à ce degré d'héroïsme chrétien où, sans cesser de les ressentir, on peut contempler avec un sourire les déchire-

ments de son propre cœur : “ Comme elle avait pleuré son mari jusqu'à en mourir, dit St Jérôme, ainsi, une fois donnée à Dieu, elle parut comme si elle avait toujours désiré cette mort.”

Mais ce n'était pas encore assez que Paule fût une résignée. Dieu la voulait plus grande. C'est alors qu'elle entra en relations avec St Jérôme.

Ce fut Marcella qui entreprit avec son obstination de femme—*opportuné, importuné*, dit St Jérôme—de vaincre les répugnances du solitaire et de l'amener à donner, sur l'Aventin, quelques conférences ou explications des saints livres à ces compagnes. Jérôme, on le pense bien, dut céder. Devant cet auditoire de femmes nobles, la gloire du patriciat romain, il ne put s'empêcher de s'excuser : “ Accoutumé à la lecture des lettres hébraïques, je me suis rouillé sur les lettres latines, de telle sorte que mon accent a pris une rudesse et des sifflements qui ne conviennent point au latin. Il faudra me le pardonner.” Dans ces matières, Jérôme trouva des élèves dignes de lui : “ Je ne saurais dire ce que j'admire en elles de vertus, de talents, de sainteté, de pureté.” Elles avaient une ardeur incroyable à étudier les saintes écritures, ardeur qu'elles poussaient quelquefois plus loin que celle du maître lui-même. Les leçons ne suffisant point, Jérôme avait recours à la plume et composait à l'usage de ses disciples de petits traités pleins de charme et de science. Un jour que Marcella lisait ce verset de psaume où il est dit : “ Celui qui habite sous l'aile du Seigneur demeure sous la protection du Dieu très haut,” Jérôme lui fit remarquer ce mot *El Shaddai* l'un des dix noms de Dieu dans l'Écriture. Sur le champ, Marcella voulut savoir ce que signifiaient ces dix noms, et Jérôme dut le lendemain lui envoyer un traité sur cette matière.

Paule était de toutes la plus ardente. Elle avait appris l'hébreu, afin de goûter les écritures dans la langue même où elles ont été composées, ce qui est le seul moyen de les bien comprendre. “Voici qui vous paraîtra incroyable, écrivait plus tard St Jérôme, la langue hébraïque qui m'a coûté tant de peine dans ma jeunesse, que j'étudie encore avec soin tous les jours de peur de l'oublier, Paule l'apprit si bien qu'elle récitait toujours les psaumes en hébreu, et parlait cette langue parfaitement; ainsi faisait encore Eustochium.”

C'est par cette connaissance exacte et profonde des Ecritures que St Jérôme faisait pénétrer ses enseignements les plus forts dans l'âme de Paule. Insensiblement, il la conduisit sur la pente d'un parfait renoncement. Il ne s'agissait plus seulement de résignation, il s'agissait d'embrasser une vie nouvelle toute faite d'austérités et de sacrifices, à laquelle la brisure de son cœur n'avait été qu'une lointaine préparation. Malgré l'ardent enthousiasme qu'il mettait en toutes choses, St Jérôme, ici encore, fut dépassé par ses disciples. Paule avait le cœur aussi haut placé que l'esprit, et bientôt elle devança son père et son maître spirituel en austérités et en vertus ascétiques, comme elle avait devancé son professeur dans l'hébreu et dans la connaissance des Ecritures.

Mais Jérôme ne faisait pas qu'enseigner l'hébreu sur l'Aventin à des veuves et à des vierges. Il n'avait pu retenir son indignation devant les désordres qu'affichaient à Rome certains clercs et certains moines. Il les avait marqués au front de sa satire qui brûlait comme un fer. De sourdes vengeances couvaient contre lui. Des calomnies furent bientôt lancées qui peu à peu firent leur chemin dans les esprits : on accusait Jérôme de violence, on l'accusait aussi de manquer de réserve dans ses rapports avec ses disciples de l'Aventin, à quoi il répondit simplement que si les hommes l'interrogeaient sur l'Ecriture, il parlerait moins aux femmes. Quand le pape Damase mourut, son seul vrai protecteur, Jérôme se sentit exposé à la haine de beaucoup, à la défiance presque universelle : c'était trop pour un cœur droit et entier comme le sien. Il quitta Rome pour retrouver en Orient le désert dont l'incroyable amour ne se dessaisit plus de l'âme qu'il a une fois possédée. En quittant la terre d'Italie, il écrivait à Asella : " Salue Paule et Eustochie, mes sœurs en Jésus-Christ, que cela plaise au monde ou non. Salue Albine, ma mère, ma sœur Marcella, et dis-leur : Nous comparaitrons tous ensemble au tribunal du Christ; alors seront dévoilées la conscience et la vie de chacun. Souviens-toi de moi, modèle de virginale pureté, et par tes prières apaise sur ma route les flots de la mer."

Paule ne devait point tarder à le suivre.

(A suivre)

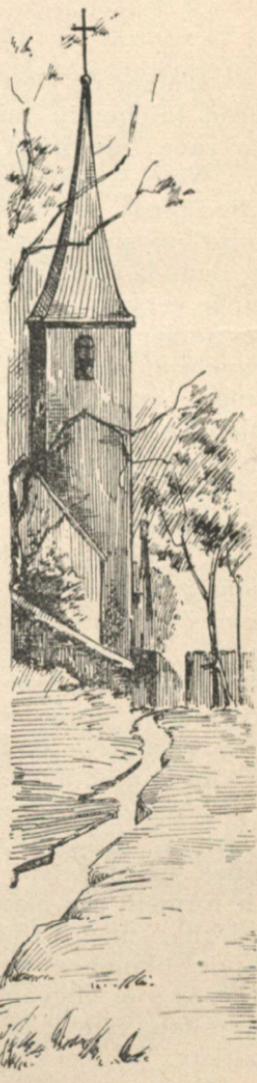
PLUS BLANCHE ENCORE

Tout est blancheur ! Tout est blancheur !
 Quand Jésus sur terre
 Naît pour le pécheur,
 Dans ce doux mystère,
 Tout est blancheur ! Tout est blancheur !

Blanche, blanche, tombe la neige
 Sur le toit qui si mal protège
 Le créateur ;
 Blanche, blanche, brille l'étoile
 Dès que commence au ciel sans voile
 L'hymne enchanteur.

Blanche, blanche, l'aile des anges
 Eblouit de lueurs étranges
 L'humble pasteur ;
 Blanche, blanche, éclate la laine
 Des agneaux menés de la plaine
 Au rédempteur.

Mais plus blanche, plus blanche encore,
 Rayonne, ô Vierge qu'on honore,
 Votre âme en fleur ;
 Les chastes choses sans souillure
 Chantent votre blancheur plus pure
 Que n'est la leur.



TRENTE JOURS SOUS LA TENTE

ITINÉRAIRE DE JÉRUSALEM A BAALBECK ET A DAMAS

A travers le Liban

(suite)

L'étape de Deir-el-Khamar nous a amenés au tiers environ du chemin qui devait nous conduire "par monts et par vaux," de Saïda en ligne droite jusqu'à Baalbeck.

Nous sommes cependant encore à une altitude de 2,800 pieds, sur le versant occidental, du Liban. C'est aujourd'hui que nous allons en escalader obliquement la crête, dans la direction sud-ouest nord-est, pour redescendre sur le versant oriental dans la vallée du Litâni, l'Oronte des anciens, ce même Nahr-el-Khasimyieh que nous avons franchi au sortir de Tyr. Il s'écoule modestement entre les rangées parallèles des cimes du Liban à l'ouest, et celles du Djebel-esh-Scherki à l'est, (l'Anti-Liban des anciens,) dont les dernières pentes se rejoignent aux assises inférieures sur lesquelles s'étage le massif de l'Hermon, qui le prolonge vers le sud.

Ce sera une rude étape. Le paysage montagnard devient graduellement plus abrupt et plus solitaire. A onze heures du matin, nous avons atteint la limite des neiges, et déjà, à cette altitude de 3,600 pieds, la raréfaction de l'air est devenue quelque peu sensible. Sur la gauche, un petit bouquet de jeunes cèdres, les premiers que nous ayons encore rencontrés dans le Liban, se dessine sur les flancs nus de la montagne.

Les neiges se présentent d'abord comme des lambeaux informes, desquels ruissellent sous nos pieds des filets humides, qui dévalent vers le creux des ouadis ; plus haut, elle forment des plaques irrégulières, se répandant, par endroits, sur des zones étendues, et semblables à de vastes nappes blanches, percées et tachées de déchirures nombreuses ; les chevaux pataugent alternativement dans la neige fondante et la boue détrempée qui noie le sol caillouteux.

Devant nous, en haut, le long des flancs des pics, ce

sont de grandes bandes éclatantes, qui s'allongent en stries sinueuses et ramifiées, dessinant les cavités et les ravins, qu'elles emplissent de leur molle blancheur d'ouate.

Voilà enfin, pour employer l'expression biblique, les "trésors de la neige et de la glace !" Trésors ! jamais l'expression n'a été plus justifiée ! Par leur fusion lente et leur écoulement graduel vers les vallées, ils y entretiennent, jusqu'au cœur de la saison torride, la végétation et la vie.

Damas, avec sa ceinture verdoyante de jardins et de vergers, est un don du Liban. La Syrie tout entière s'alimente à cet inépuisable magasin de fraîcheur et de fécondité. Et plus bas, le Jourdain lui même, dont les sources bouillonnantes jaillissent des nappes souterraines issues des réservoirs de la montagne, va porter vers la mer Morte le tribut de l'Hermon.

Nous voici arrivés aux bancs de neige qui se déploient en longues et larges traînées au travers de notre chemin. Bien des fois il faut descendre de cheval, s'enfoncer jusqu'au genou dans la neige fondante, et guider par la bride la bête, dont le regard prend une expression de vague inquiétude, et dont le pas devient soudain incertain et mal assuré.

Puis, il faut décharger les mules de bât, traîner à bras d'homme les sacs et les caisses du chargement sur la surface du banc, effectuer à nouveau le harnachement de l'autre côté de l'obstacle ; et cette opération, plusieurs fois répétée, retarde et ralentit incessamment une marche que nous voudrions faire rapide, afin de n'être pas surpris par la chute du jour au milieu de la montagne déserte et sauvage.

Enfin, à un détour subit, la ligne du chemin de fer de Beyrouth à Damas nous apparaît, passant à travers le col où nous sommes parvenus, pour descendre dans la B'Kaa, la vallée du Litâni, qui s'ouvre béante devant nous à plus de deux mille pieds de profondeur : et nous pouvons voir déjà le chemin sinueux en lacet, qui doit nous conduire, par mille circuits multipliés, jusqu'au fond de la vallée.

Rien ne saurait rendre l'impression produite par l'apparition soudaine, au tournant de la montagne, de cette plaine profonde et verdoyante, emprisonnée de part et d'autre entre les lignes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, dont les crêtes de neige, les flancs brunâtres, et les

pieds habillés de verdure baignent dans la pure lumière sereine du soleil couchant, noyés dans l'air limpide des hauteurs, sans un nuage, sans une brume, sans une buée.

Les historiens de Bonaparte nous racontent que quand l'armée d'Italie parvenue au sommet de la chaîne des Alpes atteignit le revers oriental, elle vit se déployer devant elle, à l'indéfini, vers l'horizon, les riches et fertiles plaines de la Lombardie, arrosées par le Pô, et constellées çà et là de villes et de bourgades, et que ce spectacle radieux fut comme un dédommagement anticipé des souffrances et des fatigues de l'ascension.

Notre caravane à nous, n'a rien de "napoléonien", mais la route a été rude, et l'apparition soudaine de cette plaine gracieuse et riche, de cette vaste cavité tapissée de cultures, est, en même temps qu'un ravissant panorama, une perspective prochaine de repos et de délassément.

C'est un spectacle plein de grandeur austère, que celui que l'œil peut contempler, quand, du haut du mont des Oliviers, le regard s'égaré par dessus le chaos des croupes dépouillées du désert aride et tourmenté de Juda, jusqu'aux hautes murailles rougeâtres et nues des monts de Moab ; il découvre, au pied de ce rempart de 2,400 pieds de haut, un lambeau de la vallée du Jourdain, et un pan de la robe azur profond de la mer Morte, qui repose en une ineffable sérénité, une sérénité de mort, au fond de la coupe sombre que lui forme le double paroi des monts de Juda et de ceux de la Transjordanie, se dressant de part et d'autre, comme les murs inflexibles d'une prison.

C'est la grandeur du désert, la majesté sauvage de la nudité et du silence.

Ici, c'est également, entre deux chaînes de montagnes altières, une dépression profonde, une coupe enchantée ; mais ce n'est plus une mer d'eaux bitumineuses qui en occupe les profondeurs, c'est une mer de cultures, où se détachent çà et là les habitations et les villages, plaquée de bouquets d'arbres, et donnant partout la sensation sympathique de la vie et de l'activité humaine.

Hâtons-nous vers cette vallée souriante, qui du haut des monts abrupts nous sourit comme un Eden de verdure.

Mais nulle part les distances ne sont trompeuses à l'œil comme en Orient ; la limpidité même de la lumière est un élément de déception.

Le ruban de route poudreuse que nous venons de prendre, s'allonge interminablement sous nos pas : le jour tombe, les ombres de la montagne s'étendent sur les pentes, se projettent colossales sur la plaine qui devient de plus en plus indistincte et confuse ; les étoiles s'allument et scintillent au firmament, nous marchons toujours sur la route indéfinie, ou l'on n'entend plus que le pas cadencé de nos chevaux qui piétinent mornes dans la nuit ; nous descendons toujours

C'est à onze heures et demie du soir que nous pouvons enfin trouver un abri dans un khan du village de Muallaka, moitié écurie, moitié hôtel (!) où nous reposons dans le compartiment destiné aux voyageurs, tout près de celui réservé à nos chevaux qui s'ébrouent et piaffent dans l'obscurité.

Il y avait quatorze heures que nous étions en selle !

FR. L. VAN BECELAERE O. P.

(à suivre)

Jésuites et Dominicains au XIX siècle

Lorsque, le 7 mars 1839, l'abbé Lacordaire quittait Paris et se mettait en route pour Rome avec Hippolyte Réquédât afin de revêtir l'habit de notre Ordre, les deux pèlerins furent accompagnés jusqu'à la voiture par un jeune homme, qui devait être la gloire de la Compagnie en France, le P. Olivaint. A peine arrivé à Rome, le P. Lacordaire recevait de son jeune ami la lettre suivante qui peint au vif tout ce que le célèbre restaurateur dominicain avait suscité d'enthousiasme dans la jeunesse de cette époque.

Paris, 8 avril 1839

MON PÈRE,

“Il y a quelques années quand, cédant au sentiment religieux qui s'éveillait en moi, j'allais vous entendre au collège Stanislas, j'étais loin de penser qu'un jour j'aurais franchi, pour vous aborder, cette foule qui me séparait de vous. Cependant j'étais attiré vers vous par une force puis-



L'ARRIVÉE DES ROIS MAGES
Lo Spagna. (Vatican).

sante, car votre parole répondait à tout ce qui agitait mon cœur, l'amour du peuple, l'amour de la France, l'amour de Dieu. Depuis, j'étais toujours ému à votre nom ; je m'informais avec inquiétude de toutes vos voies, comme s'il devait y en avoir une où je pusse vous rencontrer. Enfin je vous ai connu. Je me suis donné à vous tout entier par l'âme ; je vous appartiens, mon père et mon maître ; et puisqu'il ne m'est pas encore permis de renoncer à tout, pour servir avec vous Jésus-Christ dans l'œuvre qu'il vous inspire, je mets sous votre garde, en même temps que sous celle de Dieu, mon désir de vous rejoindre et cet attrait que je n'oserais nommer une vocation, si vous ne l'aviez ainsi nommé vous même. Veillez de loin sur moi par les conseils et les encouragements de votre amour. Qu'une ligne de vous, ajoutée aux lettres de mon bon frère Réquédat, me rappelle de temps en temps que je vous suis attaché, que je dois être prêt à répondre quand le moment sera venu et à me dévouer derrière ceux qui m'ont donné l'exemple.

“Quand je m'interroge sur toutes ces opinions et ces passions diverses et contradictoires que j'ai traversées depuis environ sept ans, je ne sais si je me fais illusion par orgueil, mais il me semble qu'un mot les explique toutes et les concilie : c'est celui de dévouement. Par le sentiment que ce mot représente, mon frère et moi nous avons été constants dans notre inconstance. Quels reproches j'aurais à me faire toute ma vie, si, maintenant que vous avez proposé la tâche à notre ardeur incertaine je laissais mourir en moi un sentiment si longtemps entretenu ! Avec la grâce de Dieu, j'espère le conserver encore.

“Le nombre de vos compagnons sera bien accru sans doute, quand je viendrai timidement me mêler à eux. Il semble que le bienheureux P. Jourdain, le courtisan qui gagne les cœurs, le fasse encore de nouveau. Plusieurs jeunes gens m'ont fait connaître leur dessein secret de s'associer à vous, et l'un d'eux que vous avez vu, Hensheim, me charge de vous parler de lui dans ma lettre. Il réclame avec instance la faveur d'aller dès maintenant s'enfermer avec vous dans votre couvent. Voici ce qu'il vient de m'écrire :

“J'ai formé depuis quelque temps, pour échapper à ces influences et à ces distractions que je déteste, un pro-

J'et qui te paraîtra peut-être aventureux. Je veux avant quelques mois aller à Rome retrouver M. Lacordaire et me faire dominicain. Mon intention était de le faire plus tard, mais pourquoi pas tout de suite ?

“Il faut que tu écrives pour moi à M. Lacordaire.

“J'ai bien pensé à une objection que tu me feras. Il faut être robuste pour être dominicain ; il faut avoir une santé éprouvée, ce que je n'ai pas, il est vrai. Mais si j'ai assez de force pour être professeur de philosophie, j'en aurai assez pour être dominicain. Car le métier de professeur n'est pas une sinécure, et comme je voudrais savoir ce que je dis, cela ne me coûterait pas peu de peine de faire une leçon tous les jours, et d'ailleurs il me répugne de commencer à parler dès maintenant ; je n'ai pas assez de science et je serais forcé de me faire des opinions philosophiques au jour le jour. Ce sont là des tours de force inutiles.”

“Je vous ai copié fidèlement, mon père, la plus grande partie de la lettre d'Hernsheim, pour que vous puissiez juger de ses dispositions. Je me serais reproché d'ailleurs de substituer ma manière d'exprimer ce qu'il éprouve à la sienne. Quand je me rappelle toutes les circonstances de sa conversion, quand je vois par quelle mystérieuse influence il est poussé et avec quelle ardeur il entre dans la voie nouvelle, je ne puis m'empêcher de croire que Dieu a sur cet homme des desseins particuliers et qu'il veut en faire un des fermes soutiens de son Eglise. Déjà il lui avait donné le talent et les forces pour écrire et parler, et maintenant il vient de lui donner la foi, dans laquelle il trouvera une force bien autrement puissante. Hernsheim a été frappé comme Saul, et de persécuteur, il s'est relevé comme lui témoin et défenseur de la vérité. Pendant qu'il était à Rennes, je songeais déjà qu'il pourrait devenir dominicain ; je songeais à le mettre en rapport avec vous s'il arrivait à temps pour cela. Les choses se sont arrangées par la volonté de Dieu de telle sorte qu'il a pu vous voir. Aujourd'hui il est décidé à vous rejoindre ; il commence même à donner des leçons dans le but de gagner, s'il se peut, l'argent du voyage. Quelle réponse dois-je lui faire de votre part ?

“Si vous acceptez son dévouement, avant qu'il me

quitte, je veux établir en Dieu, entre lui et moi, par la sainte communion, le rapport mystique qui, malgré la séparation, m'unit à vous dans votre œuvre même. Car en prenant avec vous et les vôtres le corps et le sang de Jésus-Christ, je ne me suis pas seulement associé par les vœux de mon cœur à votre entreprise, mais il me semble que j'ai contracté en quelque sorte au pied de l'autel les mêmes engagements que vous. Je voudrais pouvoir dire que j'ai reçu les mêmes grâces. Je vous ai accompagné jusqu'au dernier moment. Si vous appelez HERNSEIM, j'irai lui faire comme à vous les adieux et la reconduite. Ainsi, je vous aurai tous vus partir, et je serai resté là comme un voyageur inquiet dont le tour n'est pas venu.

“Aimez-moi, mon père, comme vous aimez mon frère Réquédât, *animæ dimidium mea*.”

“Priez pour moi, mon père, avec mon frère Réquédât. Et si j'ose appeler sur d'autres l'intention de vos pieuses veilles, priez aussi pour ma mère qui revient à Dieu et pour celui qui a été mon père selon la chair comme vous l'êtes selon l'esprit. Hippolyte vous dira quelques mots sur sa triste mort. L'espoir de soulager un peu sa pauvre âme est l'une des raisons qui m'entraînent vers une vie de sacrifice et de pénitence.

“Encore une fois, mon père, priez pour moi comme je prie pour vous. Que l'esprit de Dieu se repose sur vous; qu'il vous sanctifie et vous conduise ! Dieu depuis quelques années regarde la France en pitié et sa clémence se fait merveilleusement sentir. Puissiez-vous être dans ses mains des instruments dociles, et en même temps que vous appellerez au salut les âmes dévoyées, régler par la foi la marche de notre pays, et le pousser vers des destinées meilleures. La France en ce moment s'agite comme un malade ; elle ne paraît pas penser que l'Eglise veille sur elle comme sur sa fille aînée et que, dans un cloître de Rome, quelques moines, prêts à mourir pour elle, se préparent dans les austérités à guérir ses blessures. Beaucoup cependant ont les yeux tournés vers vous avec espérance et seront heureux de se consacrer à la même cause ; mais peu d'entre eux, je le crois, peuvent se dire autant que moi

“Votre enfant et votre dévoué serviteur en Jésus-Christ,
“OLIVAIN.”

Chose remarquable, tandis que le P. Olivaint inclinait vers l'ordre de saint Dominique, celui qui bientôt allait être le plus illustre disciple de Lacordaire et le Maître Général des Frères Prêcheurs songeait à embrasser l'institut de saint Ignace. Le R. P. Jandel a fait lui-même dans un mémoire encore inédit le récit du changement opéré dans son âme sous l'action de la grâce, et l'histoire de cette transformation intime n'est certainement pas un des épisodes les moins curieux de la restauration des Frères-Prêcheurs en France.

“Déterminé, écrit le P. Jandel à embrasser la vie religieuse, j'étais depuis longtemps accepté par le provincial des Jésuites de France ; et, dès 1836, je me serais soustrait, en entrant au noviciat, à la charge de supérieur du petit séminaire, que m'imposait Mgr Donnet, alors coadjuteur de Mgr l'évêque de Nancy, si le R. P. Morin, supérieur de la maison des Jésuites de Metz et mon directeur, n'eût jugé ma santé trop faible encore pour supporter la discipline et la fatigue du noviciat. J'avais donc été forcé d'ajourner mon projet ; mais comme ma santé s'était améliorée, il était décidé qu'aux vacances de 1839 je quitterais le séminaire pour entrer enfin au noviciat. Or, ce fut précisément au printemps de 1839 que l'abbé Lacordaire publia son “Mémoire pour le rétablissement des Frères Prêcheurs.”

Le R. P. Jandel raconte alors quelle vive impression la lecture de cet appel éloquent fit sur son esprit, les perplexités où il tomba et le dessein qu'il conçut d'aller à Rome pour y chercher la lumière. Puis il poursuit : “Je m'en ouvris au P. Morin, qui me répondit qu'à ma place il prendrait ce parti ; que seulement il me recommandait de ne rien précipiter, de bien prendre mon temps pour tout examiner et de ne faire ma retraite d'élection à Rome, ni chez les Jésuites, ni chez les Dominicains, afin d'être plus sûr de ne subir aucune influence. Dès lors ma résolution fut arrêtée, et aux vacances de 1839, j'arrivais à Rome après m'être arrêté un jour à Viterbe, pour y conférer avec le P. Lacordaire, alors novice au couvent de la Quercia, et y apprendre de lui avec quelques détails ses espérances et ses projets.

“Dans le désir d'attirer les grâces de Dieu sur l'importante démarche que j'allais faire, et de mieux sanctifier

mon séjour dans la ville éternelle, je résolus, tout à mon arrivée, d'y faire une retraite. Et comme je ne songeais à prendre aucune détermination avant plusieurs mois, je ne crus pas aller contre les conseils du P. Morin en demandant au R. P. de Villefort, à qui j'avais été recommandé par lui et dont l'excellent accueil et l'expression de sainteté m'avaient tout d'abord séduit, la permission de faire une retraite à Saint-Eusèbe sous sa direction.

“Malgré la distance qui sépare cette maison de celle du Gesù il voulut bien y consentir et j'entraî en retraite au commencement de novembre, dans un grand état de calme et de paix intérieure. Au bout de quelques jours, le P. de Villefort, voyant cette disposition de mon âme, me proposa de procéder à l'élection. Je lui répondis que je n'en avais pas l'intention et que je comptais faire à Pâques, dans ce but spécial, une seconde retraite. Il insista en m'engageant à essayer, ajoutant que ce serait toujours une préparation et que si la lumière ne se faisait pas suffisamment, rien ne m'empêcherait alors de recourir à une seconde retraite. Je me conformai à son avis, et après avoir pesé devant Dieu et mis par écrit, selon la méthode de saint Ignace, les diverses raisons qui me portaient soit chez les Jésuites, soit chez les Dominicains, je demeurai indécis et attendis le P. de Villefort, pour les lui communiquer. Celui-ci, après les avoir lues, me dit sans hésiter : “Offrez-vous au P. Lacordaire, et demain, en célébrant la sainte messe, remerciez Dieu de la grâce qu'il vous a faite, en fixant votre vocation.”

“Malgré une décision si nette et si désintéressée, je ne pouvais encore me résoudre à la suivre ; je voulais profiter de mon séjour à Rome pour la soumettre au Souverain Pontife et recevoir de la bouche du vicaire de Jésus-Christ une réponse qui me fixât pour toujours. J'obtins donc une audience de Grégoire XVI, qui, après avoir entendu l'exposé de mes hésitations, se contenta de répondre avec cette admirable prudence qui caractérise le Saint-Siège : “Les deux ordres ont été fondés par de grands saints ; tous les deux ont donné à l'Eglise de grands saints, et dans les deux on peut devenir un grand saint.”

“Je m'inclinai devant cette réponse ; mais je n'étais pas plus avancé. Je voulus alors avoir le jugement du père général de la Compagnie de Jésus, et l'excellent P. de

Villefort consentit encore à se prêter à mon désir. Il eut la bonté de soumettre toute la question au T. R. P. Root-haan et de me présenter ensuite à lui. Celui-ci me dit en m'accueillant avec bonté : "Ne songez plus à la Compagnie, et soyez Dominicain." Dès lors il n'y avait plus d'hésitation possible. J'écrivis donc au P. Lacordaire, pour me mettre à sa disposition, et peu après j'allai moi-même le trouver à la Quercia.

"On me pardonnera, ajoute le P. Jandel, comme conclusion de cette histoire intime, d'être entré dans ces détails ; mais je tenais à rendre un hommage de justice et de reconnaissance à la Compagnie de Jésus à laquelle nous avons dû dans les premiers jours de notre œuvre naissante une bonne partie de nos premiers compagnons. Ainsi le P. Besson avait pour directeur le P. Rozaven, le P. Ausant avait été envoyé au P. Lacordaire par un père jésuite de Paris qui était son directeur, et le P. Danzas le fut à Rome par le P. de Villefort."

LA DANSE DES AVE

POUR LES PETITS ENFANTS

TOUTES ces choses-là dansaient drôlement dans ma tête : des roses, des albigeois, des turcs et des gens de Toulouse, tandis que, assis auprès de ma mère et à moitié enfoui dans mes fourrures et dans les siennes, moi, tout petit bébé, j'écoutais un très grand sermon qui, je l'ai su depuis, était aussi très beau : mais à cet époque-là, je ne m'en doutais pas et, avec cette indulgence qui caractérise à la fois les très petits enfants et les très vieilles gens, je pensais qu'un sermon est toujours assez beau si l'on y dort tranquille. Au moment donc où le comte de Toulouse s'alliait attirer par sa méchante conduite les plus noires malédictions du ciel, je perdis complètement le fil des idées du prédicateur, et je me trouvai sans plus tarder transporté en Paradis. Comme il n'y avait encore que trois ans que j'avais quitté ce bienheureux séjour pour des-

endre dans cette vallée de larmes, je m'y retrouvais assez, et sans trop d'embarras. Je reconnus tout de suite le bon Dieu qui se promenait lentement dans une grande allée fleurie des dernières roses d'été et des premiers chrysanthèmes d'automne. Il me semblait l'avoir toujours vu se promener dans cette belle allée, toujours un peu triste et soucieux, comme les gens de son âge. Au bout de l'allée, je reconnus aussi le palais, celui où j'avais habité jadis, quand j'étais un petit ange. La sainte Vierge était là qui filait doucement, sans bruit, sans éclat : on l'aurait cru encore à Nazareth. Je pense bien que ce qu'elle enroulait autour de sa navette ce n'était pas du chanvre, mais des rayons d'étoiles, tant c'était à la fois gracieux, impalpable et lumineux : je pense aussi que c'est avec ces *fils de la Vierge* qu'est tissée la robe d'innocence de ceux qui entrent en Paradis. . . .

De temps en temps, il arrivait de petits anges qui apportaient des paquets de lettres ; il y en avait de toutes les formes et de toutes les dimensions, mais il n'y en avait jamais que de deux couleurs : rose et noir. Hélas ! il y avait bien plus de noir que de rose ! je regardais tout cela, caché derrière un gros massif de roses mousseuses, et ouvrant bien grands mes yeux de bébé qui n'avaient jamais vu un courrier si volumineux. En y pensant bien et en raisonnant avec la profondeur et la lucidité d'esprit qu'on possède à cet âge tendre, j'arrivai sans trop de peine à me convaincre que ce devait être là les nouvelles de notre terre lointaine, que nos anges gardiens écrivaient tous les matins au bon Dieu. Ce n'était que trop vrai, comme vous l'allez voir. La petite brise fraîche qu'il faisait au Paradis, emportait dans l'espace, en même temps que les pétales des roses fanées du jardin, les bandes d'adresses que le bon Dieu déchirait rapidement. Quelques-unes de ces bandes allèrent se poser avec une légèreté de papillon jusque sur le métier de la sainte Vierge. Elle les vit, comprit que c'était le courrier, et, se levant doucement quoique avec une émotion visible, elle s'en vint aider le bon Dieu à le dépouiller. Je conclus bien vite que les lettres noires, c'étaient les mauvaises nouvelles, nos vilaines actions, ou plutôt les vilaines actions de ces hommes pervers et incorrigibles dont j'avais bien souvent entendu parler dans les sermons et parmi lesquels je n'avais garde de me compter,

me considérant encore moi-même comme une moitié d'ange. Je conclus cela, en voyant la figure de la sainte Vierge s'attrister à chaque enveloppe noire que sa main rencontrait, et surtout en voyant cette main écarter comme machinalement ou plutôt bien maternellement toutes les tristes missives, pour ne passer au bon Dieu que les jolies bandes roses. Mais il paraît que le bon Dieu était habitué à la chose, car après avoir pris connaissance de toutes nos bonnes actions, ce qui fut vite fait, il s'en alla lui-même prendre le paquet des mauvaises que la sainte Vierge cherchait en vain à dissimuler : pauvre sainte Vierge ! le tas était trop gros !

Quant à moi, malgré toute l'horreur que j'éprouvais pour ces vilains hommes qui avaient entassé tant de méchantes choses, je ne pus m'empêcher de pleurer en voyant que tous les efforts de la sainte Vierge n'avaient servi de rien. Au risque de me piquer au sang, je plongeai brusquement mes deux poings ronds dans la plus énorme rose de mon buisson et j'en jetai de toutes mes forces les pétales sur le mauvais paquet. Je me disais : ça fera toujours un peu de rose dans tout ce noir. Mais qu'est-ce que je pouvais, là où la sainte Vierge avait échoué ? La brise était contre moi, elle emporta mes fleurs dans une danse qu'elle devait trouver bien joyeuse, mais que je trouvai, moi, presque lugubre.

Vraiment, ce jour-là, il y avait trop de mauvaises nouvelles. Le bon Dieu fronçait de plus en plus les sourcils : la sainte Vierge pleurait silencieusement et n'osait même plus le regarder. Les petits anges eux-mêmes, qui faisaient cependant depuis bien longtemps le service de la poste, étaient tout interdits : ils auraient eu bien envie de pleurer aussi, mais aucun n'osa commencer.

Allons ! c'était fini. Le bon Dieu s'était levé. La sainte Vierge se leva aussi, et je vis bien à ses gestes de supplication qu'elle implorait le bon Dieu pour les méchants qui l'avaient offensé. Lui, paraissait très ému, mais son sourcil restait toujours froncé, ce qui est chez lui, paraît-il, le signe d'une décision irrévocable. Ils parlèrent assez longtemps, la sainte Vierge et lui, en se promenant dans la grande allée. Ah ! si ces malheureux hommes avaient seulement vu pleurer la sainte Vierge comme je l'ai vu ! Mais il n'y a que les bébés à comprendre ces

choses-là ! Mes pauvres roses mousseuses se fanaient à vue d'œil devant cette désolation : les chrysanthèmes, bien qu'à peine entr'ouverts étaient déjà tout effeuillés : pas la moindre branchette ni la moindre petite feuille où ne perlât une iarmette.

Je n'entendais rien de la conversation qui se tenait : à peine quelques paroles m'arrivaient par intervalles, mais voilées et inintelligibles. Une seule fois, comme le bon Dieu s'était retourné en faisant un grand geste, je crus entendre ces mots : " Ils se moquent de nous ! " Ah ! les vilaines, vilaines gens qu'il y a sur la terre !

Tout d'un coup, le bon Dieu éleva la voix, et il appela l'ange de la guerre. Je tremblai comme une goutte de rosée sur un brin de gazon : c'était le châtiment. L'ange apparut. Ah ! qu'il était beau ! il semblait habillé de flammes ; la flamme sortait de ses grands yeux ardents, ses longs cheveux flottaient avec des reflets d'acier rougi à blanc sur un armure qui semblait faite d'un rayon pris au soleil du Sahara ; et c'était encore une flamme que la longue épée qu'il tenait hélas ! abaissée vers la terre.

Un mot, et l'ange de la guerre était descendu sur notre pauvre planète. Le bon Dieu le regarda disparaître, et je vis comme l'ombre d'une larme qui glissait sous l'ombre de son sourcil. Mais ce n'était pas tout. Il me fallut encore voir apparaître l'ange des tempêtes, habillé de nuées et d'écume, l'ange de la peste, les yeux bandés, comme la fortune, afin de frapper sans remords l'enfant dans les bras de sa mère et la fiancée dans les bras de son époux : il en passa bien d'autres encore, mais j'avais si peur, que je me fermai obstinément les yeux avec mes poings pour ne les point voir. Quand je rouvris les yeux, le bon Dieu n'était plus là, il était allé se promener bien loin, afin de n'être pas témoin des effets de sa juste colère. Et voyez-vous, comme c'est vrai de dire que dans les grandes douleurs les femmes sont plus héroïques que les hommes : la sainte Vierge, elle, ne s'était pas sauvée, comme le bon Dieu. Mais elle était allée s'appuyer à la fenêtre qui donne sur la terre, et au risque de mourir de douleur, elle contemplait les souffrances de ses enfants, coupables, c'est vrai, mais ses enfants tout de même.

Elle resta là jusqu'au soir, pleurant bien, mais demeurant quand même debout comme au soir du Golgo-

tha. Et tout bébé que j'étais, je savais bien que tant qu'elle resterait debout, rien n'était perdu. Elle le savait bien aussi, comme je vais vous le dire.

Le soir venu, lorsque les anges se disposèrent à allumer les étoiles et à les accrocher au bout des longues chaînes dorées qui pendent du firmament, la sainte Vierge les arrêta et leur dit d'attendre un instant. Elle s'en alla dans la belle allée fleurie, et pour rafraîchir les parterres et les plates-bandes, elle n'eut qu'à leur sourire : oh ! si vous aviez vu les roses se redresser, se poser gracieusement, se friser et même se poudrer pour avoir plus joli air ! les mousses surtout, devinrent si séduisantes, coquettement emmitoufflées dans leur col de fourrure ! La sainte Vierge passait, cueillait à pleines mains les roses qui se laissaient aller vers elle avec un gentil soupir. Elle les déposait dans un coin de sa robe blanche, tout en paquet, les rouges, les blanches et les jaunes.

O vous, méchants pécheurs de la terre, si vous aviez pu voir, comme elle était belle votre mère du ciel, lorsqu'elle rentra au palais du Paradis, les mains pleines de ces fleurs cueillies pour vous à l'orée du soir, et le regard inondé de la miséricorde infinie qui venait de lui faire imaginer encore un nouveau moyen de vous sauver ! C'est ainsi que bien souvent le soir on dut la voir rentrer dans sa maison de Nazareth, frêle et douce enfant aux yeux des hommes, mais déjà toute puissante sur le cœur de Dieu, et portant, dans le pli de sa robe virginale, ces fleurs d'innocence, de sacrifice et d'espérance d'où devait sortir, comme un fruit merveilleux, le salut du monde.

Sans bruit, la sainte Vierge entra au palais, ouvrit toute grande la fenêtre qui donnait sur la nuit de l'espace et secoua sa robe blanche sur la terre. Les roses s'éparpillèrent en rond et descendirent mollement, se sachant suivies et se sentant bercées d'un doux et amoureux regard. Puis les lampes du ciel s'allumèrent, la lune commença d'entr'ouvrir ses lèvres et son pâle sourire blanchit l'espace...

Le lendemain, au reçu du courrier, la sainte Vierge ne se dérangea pas : elle leva seulement la tête, tressaillit aimablement en voyant le tas d'enveloppes noires presque aussi gros que la veille, et se contenta de sourire en jetant

sur le bon Dieu un regard qui voulait dire : nous verrons bien aujourd'hui.

Le bon Dieu commença sa besogne, ainsi qu'il avait fait la veille. Puis, il s'étonna que la sainte Vierge ne fût pas encore venue à ses côtés. Je le vis plus d'une fois se tourner vers le palais avec un étonnement muet dans les yeux : la sainte Vierge s'en aperçut bien, mais ne fit semblant de rien. J'avais beau n'être qu'un bébé de trois ans, je me disais : il y a quelque chose là dessous ; et, sans me contenter d'écarquiller les yeux, j'avançai la tête en dehors du buisson de roses qui, ce matin, était éblouissant de fraîcheur : voyez-vous ça, la sainte Vierge l'avait pourtant complètement dépouillé la veille !

Tout se passa comme le jour précédent. Le bon Dieu se fâcha, fronça le sourcil, se leva et appela ses anges. Du coup, je fermai les yeux. Mais j'eus vite fait de les ouvrir en entendant un gazouillement formidable remplir le palais, le jardin et tout le Paradis. On aurait dit tous les oiseaux du monde au grand complet chantant à tue-tête dans le même bocage.

Ce que je vis m'étonna bien. Figurez-vous une ronde immense de petits anges, beaux comme l'aurore, qui dansaient dans le premier rayon du soleil en chantant comme une légion de rossignols. Et qui est-ce qu'ils avaient mis au milieu de leur ronde ? Le bon Dieu ! Et ils tournaient, tournaient. . . et ils étaient si gentils, groupés par couleur et formant trois cercles, un blanc, un rouge, un jaune ! Le bon Dieu me parut un instant embarrassé. L'ange de la guerre qu'il avait appelé était là dans un coin attendant des ordres. Ah ! bien oui ! impossible de placer un mot avec ce gazouillement des petits anges ; impossible de faire un pas : ils tournaient si vite et dansaient partout, dans vos jambes, dans vos bras, devant vous, derrière vous. J'eus peur que le bon Dieu ne se fâchât. Ah ! bien oui, se fâcher ! Impossible ! Ces petits diables d'anges étaient si gais, ils riaient si bien qu'on ne pouvait s'empêcher de faire comme eux. D'ailleurs, ils savaient si bien, tout en menant leur ronde folle, donner une petite caresse au bon Dieu, lui mettre un petit baiser sur la main, lui faire une petite révérence à mourir de rire, que le bon Dieu, lui-même, tout puissant qu'il est, je l'aurais défié de se fâcher. La sainte Vierge regardait tout cela,

avec de si belles larmes dans les yeux, que j'ai compris de suite que c'était elle qui avait organisé la danse. Mais qu'est-ce que je devins quand je vis une autre ronde se former autour de l'ange de la guerre ! C'est lui qui fut embarrassé : il ne savait que faire de sa grande épée qui a chaque instant menaçait de tuer un de ces petits amours ! Mais eux n'en avaient pas bien peur : un des plus petits qui dansait comme une elfe, s'approcha tout contre l'ange, gonfla ses joues, souffla sur l'épée, et celle-ci qui, je vous l'ai dit, n'était qu'une flamme, s'éteignit comme une chandelle. Un autre lui souffla sur les yeux dont les brasiers s'éteignirent aussi vite, on s'empara de sa lance, de son casque : bref, l'ange de la guerre vit son armure changée en une belle robe blanche et sa vilaine épée en une délicate branche d'olivier fleurie, qu'un des petits alla demander à la sainte Vierge.

Quant à moi, je ne pus m'empêcher de battre des mains tant j'étais content. Le bon Dieu ne m'entendit pas, il était assez occupé à se débarrasser de ces chers petits. Mais la sainte Vierge qui connaît tous ses enfants se tourna vers moi, et me fit un si beau sourire que je ne l'oublierai de ma vie : d'ailleurs il ressemble à celui de ma mère.

Enfin, le bon Dieu put s'échapper : il s'en alla, se retenant de rire à grand peine, et murmurant seulement, comme pour se venger de quelqu'un, mais avec une bonté si émue : C'est encore une de ses inventions ! Je crois bien qu'il voulait parler de la sainte Vierge.

Le bon Dieu ayant été mis en déroute, les braves angelots ramassèrent toutes les lettres noires, et en firent une si belle flambée que je me remis à battre des mains et à danser avec frénésie : ce qui me réveilla. . . .

Je me retrouvai dans les fourrures de ma mère, et le prédicateur disait, en achevant ce bienheureux sermon : *Les Ave du Rosaire, sont comme de petits anges qui enchaînent la colère de Dieu et désarment sa justice !*

L. D.

La troisième Férie

MARDI, A MATINES

Hymne. — (St-Ambroise.)

Verbe égal au glorieux Père,
 Jour brillant, clarté des clartés,
 La nuit entends notre prière,
 Assiste nous par tes bontés.

Ecarte de nous les nuages,
 Chasse les démons insolents,
 Viens raviver tous les courages,
 Bannis la langueur de nos sens.

O Jésus ! sois plein d'indulgence,
 Favorise les cœurs croyants,
 Réponds par ta magnificence
 Aux vœux exprimés par leurs chants.

A LAUDES

Hymne. — (St-Ambroise)

L'oiseau messager de l'aurore
 Par ses chants appelle le jour.
 Debout, vous qui dormez encore,
 Le Christ vous invite à son tour.

Quittez, dit-il, la molle aisance
 Où vous engourdit la langueur,
 Purs et droits, dans la tempérance,
 Veillez, je frappe à votre cœur.

A Jésus montez de la terre,
 Chants, jeûnes, larmes et vœux,
 L'intensité de la prière
 De l'âme pure ouvre les yeux.

O Christ, descends et nous appelle
 Dissipe les ombres des nuits
 Verse une lumière nouvelle
 En ceux que le mal a séduits.

LE ROSAIRE

A VÊPRES

Hymne — (St-Ambroise)

Bienfaisant Créateur des mondes,
Toi qui par l'ordre de ta voix
Dégageas la terre des ondes
Et l'assis sur son propre poids,

Toi qui, du sein de la nature
Tiras de merveilleuses fleurs
Et des fruits que, pour nourriture,
Ta bonté remplit de saveurs,

Guéris par le don de ta grâce
Les blessures de tous les cœurs,
De nos forfaits que toute trace
Disparaisse devant nos pleurs.

A tes lois que tous obéissent
Et combattent la volupté,
De tes bienfaits qu'ils s'enrichissent
Et se préservent du péché.

PRATO.



(L'AURORE. GUIDO)

CHRONIQUE

ORDINATIONS.—Le 18 décembre, Mgr Decelles, évêque de St Hyacinthe, a conféré la tonsure ecclésiastique aux frères Constant Chamberland et Marc Côté, et les quatre ordres mineurs aux frères Réginald Dupras, Antonin Lauzon, Albert Marion, Bernard Doucet et Pie Bérard, tous étudiants au couvent de St Hyacinthe. L'ordination, par la faveur de Mgr l'évêque, s'est faite dans notre église, à la messe qui terminait la retraite conventuelle.

UNE CONFÉRENCE DE M. F. BRUNETIÈRE A LYON

On nous écrit de Lyon :—J'ai eu dernièrement la bonne fortune d'entendre l'éminent et vigoureux critique qu'est M. Ferdinand Brunetière.

Dans sa conférence, d'une haute portée philosophique, il s'était proposé de montrer que des systèmes de philosophie construits en haine de la foi et en haine même de toute religion, comme le positivisme d'Auguste Comte et l'évolutionnisme de Darwin, et d'Heckel, avaient eu parfois l'avantage de déterminer une réaction contre d'autres erreurs philosophiques funestes à la foi. Pour nous catholiques, dit-il, servons-nous du positivisme d'Auguste Comte pour combattre le subjectivisme de Cousin et plus près de nous celui de Renan. Ce souvenir de Renan nous a valu de la part du conférencier une brillante réfutation de ses théories aprioristiques sur nos saints livres et sur les faits miraculeux qu'ils renferment.

M. Brunetière avait intitulé sa conférence : Des motifs d'espérer; mais motifs d'espérer surtout dans le domaine intellectuel.

Je transcris pour les lecteurs du ROSAIRE son exorde et sa péroraison.

Voici son exorde : " Il y a un siècle, en 1802, à la veille de la signature du Concordat, à la veille de l'apparition du *Génie du Christianisme*, si quelqu'un s'était avisé de prophétiser une imminente renaissance religieuse, comment eût-on accueilli une aussi invraisemblable nouvelle ! Quels sarcasmes dans la presse, quelles moqueries de la part des idéologues, qui dans une France bouleversée mais transformée par la Révolution s'obstinaient à se donner comme les héritiers et les continuateurs de Vol-

taire et des doctrines de l'Encyclopédie. La situation me semble analogue à un siècle d'intervalle. Nos églises ne sont pas désaffectées et le culte n'est pas interdit. Cependant dans les milieux dits intellectuels comme jadis, la superstition d'une fausse science est encore l'obstacle qui se dresse contre la religion. Ce sont les mêmes hommes qui accomplissent aujourd'hui l'œuvre de haine; ce sont les mêmes hommes savants et philosophes, qui proclament l'antagonisme de la science et de la foi.

“Je vais sans doute soulever leur ironie en énonçant ici les motifs que nous avons d'espérer une renaissance catholique. Je ne m'en soucie guère, car l'ironie, quoiqu'on en ait dit, n'a jamais tué personne; elle n'a intimidé jamais que ceux qui ne voient pas que l'ironie n'est, en réalité, qu'une forme de l'inintelligence. Elle est en effet la ressource facile de ceux qui, ne comprenant pas, se contentent de rire et de hausser les épaules au lieu d'essayer de voir et de comprendre. C'était la méthode de Voltaire, quand il s'attaquait aux croyances chrétiennes; quand son esprit ne comprenait pas, Voltaire se tirait de la difficulté en plaisantant, par quelque *pantolonnade* souvent de mauvais goût.

“L'ironie voltairienne n'a pas découragé Châteaubriand, de Maistre et le *premier* Lamennais. Nous ne le serons pas davantage par les sarcasmes du pharmacien Homais.

“Nous ne nous laisserons pas intimider par la violence des haines. J'irai plus loin: dans ces haines je vois un premier motif d'espérer. Nous rappelant l'axiôme du philosophe, nous dirons: “On nous attaque, donc nous sommes.” La violence de l'attaque est le témoignage éclatant de notre vitalité, de notre excès de vitalité.

“Ce que nous aurions à redouter ce serait l'indifférence de nos adversaires. Ils nous haïssent, c'est donc que nous ne sommes pas morts comme nos adversaires le répètent si souvent. Donc ne nous soucions pas de leur haine.”

C'est là cependant un motif d'espérer trop vague et trop insuffisant. M. Brunetière le sait, aussi en donne-t-il quelques autres, non pas tous, car l'énumération en serait trop longue. Un autre motif d'espérer vient de cette curiosité passionnée pour les questions religieuses qui s'est

emparée d'un très grand nombre d'esprits jusque là indifférents.

“ Au temps de ma jeunesse il y a 25 ans, les questions religieuses n'existaient pas pour une grande partie des penseurs, ou plutôt on ne les considérait que comme des questions du domaine de l'histoire, sans relation nécessaire avec la vie pratique.—Cette conception mesquine et fautive n'est plus. On comprend aujourd'hui qu'il n'y a pas d'action qui ne soit déterminée par la croyance et inversement, que la croyance est déterminatrice de l'action. De là vient cette curiosité inquiète que nous constatons dans les milieux intellectuels. Constatons que l'atmosphère a changé autour de nous.”

M. Brunetière arrive alors à l'ordre d'idées dont j'ai dit un mot tout à l'heure : ce sont les systèmes philosophiques contemporains qu'il envisage dans leur rapport avec les doctrines chrétiennes.

Pour un converti d'hier son langage au dire des meilleurs juges fut d'une rigueur toute théologique.—Voici sa péroraison éloquente et émue qui a été vivement applaudie.

“ Et maintenant, dit-il, j'aurais fini, j'aurais fini s'il m'était possible, s'il m'était permis d'oublier où je parle, dans cette grande cité de Lyon qui fut le berceau du christianisme dans les Gaules et sur ces pentes de Fourvière où s'élevait, dit-on, l'amphithéâtre qui vit couler le sang de nos premiers martyrs. Souvenons-nous, messieurs.

“C'était en l'an 177 et le monde était alors gouverné par Marc Aurèle, cet empereur philosophe dont nous avons contracté je ne sais pourquoi, l'habitude un peu naïve de ne prononcer le nom qu'avec un tremblement de respect et de vénération. C'est ainsi que nous récompensons, nous autres gens de lettres, les soldats qui ont fait de la copie sous leur tente. En tous cas, la philosophie de ce sage ne lui avait enseigné ni la tolérance, ni l'humanité; seulement et de toutes les tempêtes qui se fussent déchaînées jusque là contre le christianisme, la plus furieuse est celle, vous le savez, que décrétèrent les édits de ce saint laïque.

“ Ce que vous savez encore mieux, c'est que la persécution ne fut nulle part dans tout l'empire plus violente qu'à Lyon. Mais nulle part aussi de plus pures victimes

n'opposèrent à de pires bourreaux de plus beaux exemples de résignation, de courage et d'héroïsme.

“ Marc Aurèle en eut-il connaissance, on aime à croire que non, et par exemple, pour ne parler que de la seule Blandine, s'il eut vû ce que l'incroyable courage de cette enfant, de cette esclave, de cette humble servante, avait surmonté d'abominables supplices, on aime à croire qu'il se fût interrompu de s'observer soi-même pour essayer de comprendre autre chose. Mais non, il n'eût pas essayé de comprendre ! Il était philosophe, et un philosophe n'essaie pas de comprendre : il sait et il explique aux autres. Il était empereur; un empereur commande et on lui obéit : *de minimis non curat*.

“ Qu'est-ce que Marc Aurèle eût fait de la pensée d'une servante ? Et cependant, messieurs, c'est la servante qui a vaincu l'empereur, c'est la religion de l'esclave qui a triomphé de la philosophie du maître du monde; et le sang de Blandine a enfanté plus de chrétiens à la Gaule que l'épée de Marc Aurèle sur les bords lointains du Danube n'a massacré de Quades et de Marcomans.

“ Sainte Blandine, si je l'osais, c'est aujourd'hui sous la protection de votre douceur et de votre héroïsme que je voudrais mettre nos motifs d'espérer. Mais, messieurs, si je n'ose pas l'oser, vous comprendrez que j'ai voulu devant vous et avec vous repasser ces glorieux souvenirs ; vous trouverez naturel que je me félicite publiquement moi-même, que je sois heureux d'avoir parlé des motifs d'espérer dans cette ville de Lyon qui, pas plus aux jours sombres et sanglants de la Terreur qu'aux jours anciens de la persécution romaine, n'a désespéré d'elle-même ni du christianisme. Et vous me permettrez, quel que soit le nombre, l'acharnement de nos adversaires, le pouvoir dont ils disposent, l'autorité dont ils font étalage, la confiance qu'ils ont dans la vertu de leurs armes, vous me permettrez de vous inviter à espérer qu'un jour nous en triompherons,—puisque sainte Blandine a vaincu Marc Aurèle.”

A. G.

Lyon, 27 Nov.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

I.—*Histoire des maîtres généraux de l'ordre des frères prêcheurs, par le Père A. Mortier, O. P. Tome I. (1216-1283) 1 vol. in-8°. Prix de souscription : 7 francs.*

Cet ouvrage qui paraîtra prochainement à la librairie Alphonse Picard, est destiné à projeter une vive lumière sur bien des points de l'histoire qu'il touchera nécessairement, en particulier sur les questions de gouvernement et d'enseignement dans l'Eglise.

L'ouvrage entier comprendra six volumes.

L'auteur s'est fait déjà connaître par plusieurs biographies des saints de l'ordre de saint Dominique qui ont, dans leur cadre modeste, une réelle valeur. Son dernier ouvrage sur Rome a été très remarqué et lui a mérité une récompense honorable de l'académie française.

II.—La collection *Science et Religion* de Bloud et Barral, vient de publier une étude de M. l'abbé Ch. Denis sur *la critique irréligieuse de Renan*. M. Denis est le directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, revue bien conduite et bien informée, mais surtout très militante, ce qui est au moins une preuve de vie. Peut-être M. Denis n'était-il pas spécialement qualifié pour nous donner une critique de la critique de Renan. Ses études antérieures étaient surtout philosophiques et apologetiques : on avait même pu remarquer dans ces dernières une certaine faiblesse d'information vis-à-vis précisément des questions critiques et exégétiques. Au point de vue purement philosophique, la position de M. Denis n'a point paru absolument inattaquable; nous lui reprocherions surtout un vice de méthode : n'a-t-il point quelquefois confondu une apologetique avec l'apologetique. Nous voulons bien que Pascal ait fait une apologetique, mais celle-ci n'est-elle pas simplement *un cas*, et conviendrait-il de la ramener à un principe vraiment scientifique, capable d'engendrer une certitude absolue à quelque titre que ce soit ?

En somme, nous retrouvons dans l'étude de M. Denis sur Renan beaucoup plus d'idées philosophiques que d'idées vraiment critiques. On se demande par exemple comment l'auteur justifierait cette jolie antithèse : " Si Renan est le Celse des temps modernes, le cardinal Meignan en est l'Origène." A vrai dire, il n'y a ici ni Celse,

ni Origène, et la proportion réduite à sa valeur réelle, serait tout autre. Nous ne voulons pas nous attarder à analyser cette brochure dans laquelle nous ne trouverions à critiquer que des idées secondaires. Nous la croyons propre à donner à nos lecteurs une idée généralement juste de l'œuvre de Renan, et c'est comme telle que nous la leur recommandons.

III.—*Commentaires du T. R. P. Buonpensiere, O. P., régent de la Minerve, sur la Prima Pars Summae Theologicae.* Ce serait sortir des bornes de notre revue que de rendre compte en détail de cet ouvrage. Nous le recommandons aux professeurs de théologie, qui y trouveront plus d'une fois de nouvelles lumières même sur les questions les plus courantes de la théologie.

IV.—*Vie de Saint Jean-Baptiste de Rossi, par le Rme P. Cormier, O. P.*

PREDICATIONS DU MOIS DE JANVIER

St Hyacinthe, N. D. Epiphanie, le 6.....	R. P. COUTURE
“ le 19, St Nom de Jésus.....	S. G. Mgr DECELLES.
“ le 8, Oeuvre des Tabernacles.....	T. R. P. PRIEUR
“ le 9, Tiers-Ordre.....	“
Montréal, le 9, Tiers-Ordre.....	R. P. RONDOT
“ le 19, au Gesù.....	R. P. COUTURE
Ottawa, St Jean-Baptiste, le 6.....	T. R. P. COUET
“ Tiers-Ordre, le 10.....	T. R. P. ROULEAU
“ Congrégation des hommes, Avenue Murray.....	“

RECOMMANDATIONS

Mlle Adèle Webre, (Nelle Orléans) — Une mère de famille malade — Un jeune homme dévoyé — Un jeune homme en danger de se perdre — Plusieurs intentions particulières — Mme Alexandre Pratte (Longueil) — Mme Abraham Lamoureux (St Aimée de Richelieu) — M. Amédée Moquin (Longueil) — Mme J. R. A. Archambault (St Michel des Saints, Co. Berthier) — M. F. W. Dalpé (Webster, Mass, E. U.) — Actions de grâces pour faveur obtenue — Merci à St Dominique pour faveur obtenue par son intercession — Actions de grâces pour faveur obtenue — Actions de grâces à N. D. du St Rosaire pour une faveur obtenue, par une abonnée de Québec — Actions de grâces pour une faveur, M. C. R. — Conversion d'une personne. — Surdité — Cécité. — Reconnaissance et remerciements à St Thomas d'Aquin et à St Jean de Gorcum pour une guérison dans un cas désespéré, obtenue par leur puissante intercession, avec promesse de faire publier, J. B. — Un homme indifférent en religion. — Actions de grâces à N. D. du Rosaire. — Conversion d'un pécheur. — Plusieurs enfants malades.

CORRESPONDANCE. — On nous demande de recommander à nos abonnés la dévotion des quinze samedis du Rosaire. Nous nous proposons de le faire au moment où commenceront les quinze samedis (L. R.)

CHS. DESJARDINS & CIE,
1539 RUE STE-CATHERINE, - MONTREAL

— o —
Les plus grand magasin au monde dans le commerce en détail
de Fourrures.

~~TO~~TOUT [LE MONDE INVITÉ]~~TO~~

SPÉCIALITÉ : Chapeaux pour les Messieurs du Clergé.

La Cie d'Approvisionnement Alimentaires ^(Ltee)

Importateurs de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES, ~~BOIER-~~
GES, CHANDELLES, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES et
AUTRES FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Commu-
nautés Religieuses.

BUREAU ET ENTREPOTS DE DOUANE :

242-246 Rue St-Paul, - MONTREAL

GRANGER FRERES,

LIBRAIRES-PAPETIERS

Fournitures de Bureaux, Fabrique de Livres Blancs, Impressions, Reliure

1699 RUE NOTRE-DAME, 1699

Téléphone Bell 1183.

des Marchands 742.

MONTREAL, Que.



ALBERT GAUTHIER,

Ornements d'Eglises,
Bronzes et Chasubleries.

Statues de toutes descriptions, Chemins de
Croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en
Chromos et Lithographies. Magnifique
choix de Lampes de sanctuaire, Lustres,
Chandeliers d'autel et Candélabres, etc,

1677 Ru Notre-Dame MONTREAL.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE, MONTREAL, Que.

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS—

Boîte Postale 639

Telephone Bell 1207 Main